

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Lettre de Mgr l'archevêque au sujet de la Vie de la révérende mère Gamelin. — II Correspondance romaine. — III. Le premier crucifix. — IV Officier. — V Fondation des Religieux du Très Saint-Sacrement à New York. — VI Chronique diocésaine. — VII Aux prières. — VIII Bibliographie. — IX Actualités. — X La prédication ; avant, pendant, et après — XI Variétés.

LETTRE DE MGR L'ARCHEVÊQUE

AU SUJET

De la Vie de la révérende mère Gamelin .

Révérende mère Marie-Antoinette,

supérieure générale des sœurs de la Charité

de la Providence, à Montréal.

Ma révérende mère,

LA Vie de la vénérable mère d'Youville vient à peine de paraître, que vous m'offrez celle de la pieuse fondatrice de votre Institut, la mère Gamelin. Il est juste que je vous en exprime ma gratitude et ma joie.

Ce livre dont vous voulez bien me faire hommage, sort de votre monastère. A chaque page il s'en exhale comme un doux parfum du cloître. Celle qui l'a écrit s'est peu inquiétée de le signer. Elle a travaillé au nom de toutes ses sœurs, inspirée et soutenue, je le sais, par l'obéissance, apportant à la tâche difficile qui lui était confiée le dévouement apporté jadis au soulagement des malades et des pauvres,

et son œuvre se présente aujourd'hui au public comme l'œuvre de votre famille religieuse tout entière, comme un hommage sincère de reconnaissance et de piété filiales.

Je me réjouis de voir louer si dignement et simultanément ces deux femmes choisies par Dieu, à des époques différentes, pour accomplir de si grandes choses, humbles toutes deux par leur origine, toutes deux sœurs par la piété, l'esprit de sacrifice et l'amour des indigents, fondatrices d'instituts qui sont un inappréciable bienfait pour la souffrance sous toutes ses formes, en même temps qu'une gloire insigne pour l'Eglise et le Canada, mère d'Youville et mère Gamelin.

J'aime à réunir ici leurs noms vénérés. Elles sont l'une et l'autre les filles privilégiées de notre sol. Notre patriotisme les acclame en même temps que notre religion, et pour moi, j'applaudis de tout cœur à la publication des livres qui célèbrent leurs œuvres et leurs vertus.

Il n'y a pas de longues années que mère Gamelin est morte. Dans le monde et dans sa communauté plusieurs de ses amies lui survivent ; celles-là, surtout, trouveront dans la lecture de sa vie un charme particulier. Elles pourront en vérifier les moindres détails et rendre témoignage à la scrupuleuse exactitude de l'auteur.

Verrons-nous, un jour, comme nous avons eu le bonheur de le voir pour la vénérable mère d'Youville, l'introduction de la cause de béatification de votre fondatrice ? Je sais, ma révérende mère, que c'est votre espoir et celui de toutes vos filles. Dieu, sans aucun doute, ne manquera point de nous manifester ses desseins à cet égard. Déjà, la confiance des religieuses et des fidèles dans le pouvoir de mère Gamelin s'est manifestée par des signes non équivoques, et l'on mentionne plusieurs guérisons obtenues par son intercession. Sans vouloir prévenir le jugement de la sainte Eglise, nous pouvons dire que déjà le tombeau de cette humble servante des pauvres est entouré de gloire, comme il l'est de vénération et d'amour.

Quoi qu'il en soit, les œuvres de mère Gamelin sont vivantes sous nos yeux : elles prospèrent, grandissent, se multiplient d'une façon merveilleuse, et font sentir leur influence jusque dans les contrées les plus lointaines de l'Amérique du Nord ; c'en est assez pour nous permettre de reconnaître dans cette femme si charitable l'instrument des volontés miséricordieuses de Dieu. Ceux qui, depuis longtemps, admirent le zèle et l'activité de sa famille religieuse aimeront à savoir ce que fut la mère. Le livre que vous allez publier les satisfiera pleine-

ment. Ce
fera, com
plus sym
semble, ti
pour anc
a montré
apôtres, P
bords du

Recevez
sentiments

Archevê
de la nais



lées aux gr
ceux du Pi
neur d'être
mage de le
bre de 180
profondéme

Parmi les
Brunetière,
une attentio
Le célèbre
c'est bien le
celle de sain
très délié, a
de naissance
disait de Bul

ment. Ce livre arrive à son heure ; notre peuple, j'en suis assuré, lui fera, comme il a fait récemment au beau travail de madame Jetté, le plus sympathique accueil ; et, de ces deux ouvrages il devra, ce me semble, tirer une conclusion : Dieu qui nous a aimés en nous donnant pour ancêtres ce que la France avait de plus généreux et de plus pur, a montré qu'il nous aimait toujours par le choix qu'il a fait de ces apôtres, pour continuer les œuvres si belles de nos origines sur les bords du Saint-Laurent.

Recevez, ma révérende mère, l'expression de mes bien dévoués sentiments en Notre-Seigneur,

† PAUL, archevêque de Montréal.

Archevêché de Montréal, le 19 février 1900, centième anniversaire de la naissance de mère Gamelin.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, 2 février 1900.



LE Souverain-Pontife continue à recevoir les ambassadeurs, les évêques et les personnages de distinction qui viennent à Rome. Ces réceptions particulières sont entremêlées aux grandes audiences qu'il accorde aux pèlerins. Avant-hier ceux du Piémont, guidés par l'archevêque de Verceil, avaient l'honneur d'être reçus par le Souverain-Pontife et de lui offrir, avec l'hommage de leur foi, l'expression de leur charité. Ces pèlerins, au nombre de 1800, formaient deux trains complets de chemin de fer, et ont profondément édifié la population romaine.

Parmi les audiences accordées par Sa Sainteté, celle donnée à M. Brunetière, directeur de la célèbre *Revue des Deux-Mondes*, mérite une attention spéciale.

Le célèbre écrivain revient de loin à l'Eglise, et sa conversion, car c'est bien le nom qu'il lui faut donner, n'a pas été aussi brusque que celle de saint Paul sur le chemin de Damas. Doué d'un esprit très fin, très délié, amant de la forme littéraire, il était, quoique catholique de naissance, séparé de l'Eglise. On pouvait dire de lui ce que l'on disait de Buloz, fondateur de cette revue : "Buloz croit en Dieu, mais

Dieu ne croit pas en Buloz." En 1895 M. Brunetière fit un voyage à Rome, et, au retour de l'audience que lui avait accordée le Souverain-Pontife, il publia la fameuse "Banqueroute de la science," montrant qu'elle ne pouvait remplacer la religion car elle n'avait tenu aucune des promesses faites. A partir de cette époque, il fut traité de clérical, ce qui, en Europe, veut dire catholique. Catholique, il ne l'était point encore, mais il s'approchait de la vérité.

Une seconde étape fut le discours qu'il fit au séminaire de Besançon où il parla de la nécessité de croire; la troisième, son récent discours à Rome, dans le palais de la Chancellerie apostolique, où, à propos de Bossuet, il traita de l'union des Eglises et de l'Eglise romaine, comme pourrait le faire un catholique convaincu, et se dit heureux de parler sur un lambeau de territoire pontifical. La meilleure preuve en est que les journaux libéraux se moquèrent de la conférence, disant qu'elle n'était pas autre chose qu'un sermon, et que les cardinaux qui y assistaient nombreux n'auraient point parlé autrement.

Il y a eu dans cette conférence un incident symptomatique, vu les douloureuses circonstances que traverse l'institut des Assomptionnistes et tous les ordres religieux en France. Le Rév. P. Bailly se trouvait dans la foule des assistants, mais à une coupée et par conséquent sur le passage. Or il fut fort remarqué que presque tous les cardinaux, et ils étaient une douzaine, s'arrêtèrent devant le Père, enfant d'un ordre persécuté, et voulurent lui serrer la main et lui exprimer publiquement leurs sympathies. Tout le monde se demandait dans l'auditoire quel était ce vénérable religieux à la barbe blanche devant lequel s'arrêtaient les cardinaux, et quand on sut que c'était le Père Bailly, on comprit la portée de ce muet hommage rendu à une congrégation persécutée.

Cette question des Assomptionnistes est en ce moment à Rome à l'ordre du jour. Le gouvernement français fait des efforts inouïs pour obtenir la neutralité pontificale, c'est-à-dire, non point la permission de détruire, mais l'assurance que le Souverain-Pontife ne fera point de cette destruction la plateforme de revendications diplomatiques qui pourraient aller jusqu'au retrait du nonce. Le nonce pontifical nécessairement est pour la neutralité. Voyant que le feu dévore la maison, estimant que le sauvetage du tout est impossible, il veut faire la part de l'incendie, et espère, en abandonnant à eux-mêmes les

Assomption
reux, et l
par exem
seigneme
Beaucc
de cheva
gereux.

Il est é
par une c
idée de c
applicatio
sur les A
que la for
sorte, leu
lique. Les
France, la
ment, et i
l'Eglise.]
les loges,
veut abatt
de l'édifice
énergique
le plus red
les Assom
et l'édifice
passeront]
vigilant se
des loups r

Telle est
qu'à Rome
où les pers
dans la lut
point de sit
concessions
l'Eglise en
des méchan
ture, devrai

Assomptionnistes, dégager la nonciature de ces incidents malheureux, et lui laisser les mains libres pour résister autre part, comme par exemple dans les lois qui se préparent pour tuer la liberté d'enseignement et celle d'associations religieuses.

Beaucoup jugent ce plan très habile, bien qu'à priori il n'ait rien de chevaleresque ; d'autres, en plus grand nombre, le trouvent dangereux.

Il est dangereux en lui-même, parce que commencer la résistance par une concession n'est point pour donner à l'adversaire une haute idée de courage et de disposition à lutter. Il est dangereux dans son application, parce que, quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur les Assomptionnistes, deux choses émergent. La première c'est que la force des choses, leurs journaux, leurs publications de toute sorte, leur donnent une situation prépondérante dans le camp catholique. Les briser, c'est briser la seule grande force que l'on a en France, la seule qui ait pu jusqu'ici réussir à tenir tête au gouvernement, et à faire reculer l'exécution des lois qu'il méditait contre l'Eglise. La seconde c'est que le gouvernement français, guidé par les loges, ne veut point arrêter dans le chemin de la persécution. Il veut abattre les Assomptionnistes parce qu'ils sont la clef de voûte de l'édifice religieux en France, la digue qui s'est opposée le plus énergiquement à ses efforts, le chien de garde vigilant dont il a le plus redouté les aboiements et disons-le aussi les morsures. Mais les Assomptionnistes balayés par la tempête, la clef de voûte tombe et l'édifice s'écroule ; la digue est ouverte et les flots de l'iniquité passeront par cette brèche ruinant tout sur leur passage ; le chien vigilant sera muselé et le troupeau sera livré sans défense aux crocs des loups ravisseurs.

Telle est actuellement la situation en France. Il faut bien avouer qu'à Rome, où l'on peut juger les choses d'une façon plus sereine, où les personnes ne sont pas directement comme à Paris engagées dans la lutte, où l'on n'a pas de fautes à commettre, par conséquent point de situation fautive à soutenir, on estime en général que ces concessions, faites dans le but de maintenir prospère la situation de l'Eglise en France, tourneront à son désavantage et que la perversité des méchants changera en ruine ce qui, dans la pensée de la nonciature, devrait être le salut de l'Eglise de France.

DON ALESSANDRO.

LE PREMIER CRUCIFIX

N'est-ce pas vous, je ne sais plus,
Qui m'avez dit, mère chérie,
Cette légende de Jésus
A Nazareth "ville fleurie" ?

Le Divin Fils du charpentier,
Aux jours où les fleurs sont écloses,
Fendit des rameaux de dattier
De ses mignonnettes mains roses.

Et puis de ces morceaux de bois
Il fit, idée étrange, intime,
Une toute petite croix
Pour s'y coucher, frère victime.

Mais, soudain, Marie arriva
Et vit l'instrument des supplices,
Car les mères sont toujours là
Pour boire aux douloureux calices.

Elle pleura comme une femme
Qui voit mourir son nouveau-né...
Le glaive avait percé son âme,
Son cœur avait tout deviné....

Elle avait vu l'avenir sombre,
Sur un gibet son Divin Fils,
Et le bonheur fuir comme l'ombre
Devant ce premier crucifix.

Et moi parfois j'aime à revoir
Le Petit Enfant de Marie,
Reposant quand tombe le soir
Sur cette croix sa chair meurtrie.

Ma mère, alors, je songe à vous
Qui satisfaisant ma demande,
Sur votre cœur, sur vos genoux
M'avez conté cette légende,

Montréal, 2 février 1900.

J. L.

MM. les
sont priés
sieurs, à l'ar
dans leurs

Fondat

Nous lison



var
I
I
dée par le
eucharisti
cette ville
le *People's*
L'intent
viter les F
connue lu
dence de l
Corrigan e
coadjuteur
Saint-Etie
François-X
Saint-Igna
j., de la pa
mis, présid
ques autre
Mgr Cor
de la fond
ment et an
accepté d'e
gieux. Il é
ple's Eucha

OFFICIEL

MM. les curés et MM. les chapelains de la ville et de la banlieue sont priés de s'entendre le plus tôt possible avec M. l'abbé Desrosiers, à l'archevêché, pour fixer le jour et l'heure des confirmations dans leurs églises et dans les pensionnats dont ils sont chargés.

Fondation des Religieux du Très-Saint-Sacrement

A New York.

Nous lisons dans la *Catholic News*, en date du 31 janvier :

Avant la fin de la présente année un nouvel institut religieux sera établi dans la ville de New York. La Congrégation du Très-Saint-Sacrement, fondée par le Père Eymard pour promouvoir la dévotion eucharistique et dont la maison-mère est à Paris, aura en cette ville une maison qui sera le centre de direction pour le *People's Eucharistic League* aux Etats-Unis.

L'intention de Mgr l'archevêque de New York d'inviter les Pères du Très-Saint-Sacrement à venir ici a été connue lundi dernier, dans une réunion tenue à la résidence de Mlle Annie Leary, 3, Fifth Avenue. Outre Mgr Corrigan et Mlle Leary, étaient présents : Mgr Farley, coadjuteur de New York, le Rév. Ch.-H. Colton, curé de Saint-Etienne ; le Rév. Père E. Murphy, curé de Saint-François-Xavier ; le Rév. Père N. McKinnon, curé de Saint-Ignace-de-Loyola ; le Rév. Père Van Rensselaer, s. j., de la paroisse de Saint-François-Xavier ; Mlle E. Lummis, présidente de la *People's Eucharistic League*, et quelques autres personnes marquantes parmi les catholiques.

Mgr Corrigan rappela en quelques mots l'histoire de la fondation de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement et annonça que la communauté de Montréal avait accepté d'envoyer à New York quelques-uns de ses religieux. Il énuméra ensuite les progrès rapides de la *People's Eucharistic League*, laquelle, établie depuis cinq ans

seulement, compte déjà 13,000 membres dont 6,000 dans la ville de New York.

Mlle Leary ainsi que plusieurs de ses amis s'engagèrent à fournir les ressources nécessaires pour installer une communauté et pour la soutenir jusqu'à ce qu'elle ait un couvent et une chapelle convenables.

Mgr l'archevêque félicita la pieuse demoiselle et les personnes dévouées qui s'associaient à elle dans cette belle entreprise. Tous les prêtres présents eurent une parole d'encouragement en faveur du projet qu'on venait d'émettre.

Comme Mgr Corrigan doit partir pour Rome après Pâques et qu'il sera absent quelques mois, les Révérends Pères ne viendront ici que vers l'automne. Le lieu de la nouvelle fondation n'a pas encore été déterminé.

CHRONIQUE DIOCESAINE

LES Sœurs de la Providence ont célébré lundi dernier, dans toutes les maisons de leur institut, le centième anniversaire de la naissance de leur vénérée fondatrice, la Mère Gamelin. La seule vue du bien immense que cette communauté accomplit en Amérique, suffit pour nous démontrer qu'elle a toujours été fidèle à sa mission de charité. Filles du peuple, ces religieuses ne l'ont pas déserté. Elles continuent de vivre au milieu de ses souffrances physiques et morales : c'est un de leurs titres à la reconnaissance publique.

Depuis le petit enfant qui ne sait que sourire jusqu'au vieillard qu'envahit la mort, toutes les douleurs ont trouvé, à la Providence, un soulagement souvent, des soins pressés toujours. L'orphelin et l'orpheline, le miséreux abandonné, le vieillard malade ou infirme, l'idiot étranger à la reconnaissance, l'incurable enfin pour qui la mort est un bienfait, y trouvent des consolations, du courage, de la force pour lutter contre leurs maux.

Le peuple connaît le dévouement de ces humbles religieuses ; son obole régulièrement versée dans leurs mains soutient de nombreuses œuvres qui soulèvent l'admiration générale.

Témo
reux de
sœur, q
comprei
de la pié
frère so

On ve
Monial
sa haute
Pichon,
M. J.-C.
d'un gr
arrange
mencem
fête du
Le voya
Penda
année ju
du glori
d'Améri
grande r
le Canac
pour no
Nous le

Le 22
J.-A. Et
Glens F
ront pou
Ils se l
l'Algérie

Fr. Atha
Sr Mari
Grises, déc
Fr. Géra
l'Instructio

Témoins de leur dévouement, ne sommes-nous pas heureux de compter au nombre de ces religieuses, qui une sœur, qui une tante, qui une parente quelconque ? Nous comprenons mieux alors le sens profond de cette parole de la piété évangélique : Chrétien, reconnaissez dans votre frère souffrant Jésus-Christ lui-même.

* * *

On veut donner au pèlerinage canadien à Paray-le-Monial un caractère national. Mgr l'archevêque a donné sa haute approbation à cette pieuse entreprise. Lé Père Pichon, s. j., en sera le directeur spirituel. L'organisateur, M. J.-C. Rivet, qui a déjà conduit à Lourdes et à Rome plus d'un groupe de pèlerins canadiens, a déjà conclu des arrangements avec l'Agence Desroches de Paris. Le commencement de juin est fixé pour le départ ; le jour de la fête du Sacré-Cœur les pèlerins seront à Paray-le-Monial. Le voyage durera six semaines.

Pendant que les évêques français travaillent, en cette année jubilaire, à entraîner la France à Rome aux pieds du glorieux Léon XIII, un pèlerinage national de Français d'Amérique trouve sa place toute marquée dans cette grande manifestation de foi catholique. La France à Rome, le Canada-français à Paray-le-Monial, tous deux priant pour notre sainte mère l'Église, quel beau spectacle ! Nous le désirons trop pour douter qu'il ne se réalise.

* * *

Le 22 mars, les RR. PP. Foucher et Joly, c. s. v., MM. J.-A. Ethier, curé de Whitehall, J.-S. Ethier, curé de Glens Falls, et le Frère Bélain, c. s. v., de Cohoes, partiront pour un voyage de cinq mois.

Ils se proposent de visiter la France, l'Espagne, l'Italie, l'Algérie, la Terre-Sainte, l'Allemagne, etc..

LUDOVIC D'EU.

AUX PRIERES

Fr. Athanase des Frères de la Charité, décédé à Bruges en Belgique.
Sr Marie-Julie Sauvé-Laplante de l'Hôpital-Général des Sœurs Grises, décédée à Montréal.

Fr. Gérard-Pierre, né Pierre Larigon, de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, décédé à Montréal.

Bibliographie

CONFÉRENCES ET DISCOURS, par l'abbé Bourassa, Professeur à l'Université Laval, — C.-O. Beauchemin et Fils, éditeurs, Montréal.

M. l'abbé Bourassa présentait l'autre semaine au public le beau livre que madame Jetté vient d'écrire sur la Vénérable Mère d'Youville et sur les œuvres des Sœurs de la Charité de Montréal, sa famille religieuse.

Dans quelques jours, il nous présentera la Vie de Mère Gamelin, fondatrice et première supérieure des Sœurs de la Charité de la Providence.

Dans son amour des lettres et son zèle pour l'honneur de l'Eglise et de la Patrie canadienne, M. Bourassa se fait un devoir de mettre en relief, par l'autorité de son renom d'écrivain, le talent et les mérites de ceux qui se dévouent au laborieux métier de fixer, en des œuvres durables, les grandes figures de notre histoire nationale ou religieuse.

Nous voulons être des premiers à suivre l'exemple qu'il donne. Cela nous permettra, en même temps, de réparer le retard bien involontaire que nous avons apporté à signaler à nos lecteurs le volume dont ils lisent le titre en tête de ces pages.

Les Conférences et Discours que nous annonçons embrassent une grande variété de sujets. On en jugera par cette simple énumération :

La Corporation ouvrière en France au Moyen-âge. — L'Ecclésiastique Chrétien. — Madame Gamelin et les origines des Sœurs de la Providence. — Panégyrique de Sainte Cécile. — Les Noces d'argent des Zouaves pontificaux. — Le 25^e Anniversaire de la Prise de Rome. — Sainte Anne, Modèle d'humilité. — Les deux Patrons. — Le Patriotisme. — M. Chauveau et l'Idée nationale. — La Jeunesse de Montalembert. — L'Hôtel de Rambouillet. — Les Fables de La Fontaine.

Mais, comme c'est double profit et double plaisir que d'entendre apprécier une œuvre d'art par un expert, on

nous sau
le frère d
Le crit
rassa au
Canadi
ment que
depuis de
compéten
canadien,
tions éten
nuances,
manière d
tre-mer. C
geuse, po
comme na
rapproché
Tout ce
particulièr
Fabre sur
Nous ci

Le style d
peccable, fo
commerce fa
ce côté-ci de
soin comme r
me. Ils ne s
champs ; no
ainsi parler,
ginalité, mai
jours échappé
le vieux suc
ferme en des
espaces illimi
vés sont auda
les plus auda
croit nouvelle
cela ne les mè
dûment, ils ne
court et comm
pâles redites,

nous saura gré de laisser ici la parole à M. Hector Fabre, le frère du regretté Mgr Fabre.

Le critique ne fait pas que juger les études de M. Bourassa au point de vue strictement littéraire.

Canadien et Montréalais, il a fréquenté autrefois intimement quelques-uns des personnages mis en scène. Vivant depuis de longues années à Paris, où ils s'acquittent avec une compétence parfaite de ses devoirs de commissaire canadien, lesquels lui créent nécessairement des relations étendues et variées, il a pu à loisir discerner les nuances, profondes ou légères, qui différencient notre manière d'écrire et de parler de celle de nos cousins d'outre-mer. Ce recul l'a placé aussi dans une position avantageuse, pour constater certains progrès qui échappent comme naturellement à l'attention des observateurs trop rapprochés.

Tout cela donne du trait, de l'originalité et une saveur particulière au jugement, très judicieux, porté par M. Fabre sur le volume de M. l'abbé Bourassa.

Nous citons, en abrégé :

Le style du conférencier est d'une rare élégance : correction impeccable, forme achevée. On le sent nourri des meilleurs auteurs, en commerce familier et constant avec le XVII^e siècle. C'est un lettré de ce côté-ci de l'Atlantique. En général, nos écrivains n'ont point ce soin comme naturel et instinctif, en même temps que voulu, de la forme. Ils ne sortent pas de l'École. Ils ont pris de suite la clé des champs ; non seulement pensé, mais écrit par eux-mêmes, si on peut ainsi parler, et négligé les modèles. Cela peut être une source d'originalité, mais aussi l'occasion d'un danger auquel ils n'ont pas toujours échappé : le relâché du style. Il manque souvent à leurs écrits le vieux suc qui vient de loin. La plus grande liberté de pensée s'enferme en des règles, plus volontiers qu'elle ne se développe dans des espaces illimités. On est tout surpris de voir combien les plus réservés sont audacieux, en s'appuyant sur les vieilles formes, et combien les plus audacieux sont timorés, lorsqu'ils se servent des formes qu'on croit nouvelles. Il y a des gens qui écrivent naturellement bien, mais cela ne les mène pas loin, si de bonne heure, et longuement, et assidûment, ils ne se sont abreuvés aux sources éternelles. Ils s'arrêtent court et comme tout à coup sans haleine. Rien ne vient plus que de pâles redites, des mots stériles.

Cette sorte de malaise littéraire, l'abbé Bourassa ne l'éprouvera ja mais : il sait bien dire tout ce qu'il veut dire et ne cherche pas à dire ce qu'il ne saurait dire. Il est mesuré autant que bien inspiré. Il règle son imagination, conduit sa plume, comme un habile ouvrier qui a avant tout le respect des maîtres, dont il sent comme peser sur lui le joug muet. Il s'accuserait comme d'un péché de faillir à leur enseignement immortel, à leurs divines leçons. C'est un esprit ferme, délicat, ingénieux ; un orateur disert et éloquent. Son livre est très attachant, et ceux qui ont déjà lu ses divers discours et conférences publiés séparément, aimeront à les relire.....

Attendi par le souvenir, j'ai lu avec un intérêt particulier l'étude sur *Madame Gamelin et les Origines des Sœurs de la Providence*. J'ai connu dans mon enfance cette femme admirable et les vieilles dames, parentes ou amies de ma famille, qui vinrent chercher près d'elle la joie de leurs derniers jours, dans un milieu sanctifié par la prière et distrait par les mille riens de la vieillesse, plus frivoles encore que ceux de la jeunesse. Le noble et brillant artiste Napoléon Bourassa, père de l'auteur, s'est inspiré de ces figures choisies pour tracer le portrait des mères canadiennes dans son beau livre *Jacques et Marie*. Je les vénère et les admire ces bonnes dames disparues, charitables, pieuses et aimables ; mais c'est plus fort que moi, je les vois toujours jouer au whist ! j'en demande pardon à leur mémoire, j'en demande pardon à l'abbé dont je n'en goûte pas moins le commentaire pieux qu'il a tracé de ces existences qui ne connurent d'autre faiblesse.

La maison de la Providence dirigée par Madame Gamelin, n'avait rien de commun avec l'Hôtel de Rambouillet auquel l'auteur a consacré une étude pleine de finesse et de grâce

Madame Gamelin ! Madame de Rambouillet ! Quelle distance et quel contraste ! je n'irai pas jusqu'à dire (leur panégyriste non plus sans doute) que j'eusse préféré fréquenter la maison Gamelin plutôt que l'Hôtel Rambouillet. La paix, la sécurité d'âme, la joie des bonnes actions, la sérénité étaient plus grandes chez Madame Gamelin, mais je crois bien qu'on se plaisait davantage chez Madame de Rambouillet.

Dans l'autre monde cependant, des deux clientes de l'abbé, je suis sûr que c'est la Canadienne qui l'emporte. Nous en avons pour garant le plaisir plus grand, qu'à nous profanes, cause le beau langage de Madame de Rambouillet. — Madame Gamelin retrouve tous ses avantages au ciel !

Je veux
sensible à
et de tenir
entre deux

Ce recue
indique co
fausse mod
autres, il fa
tels cadets
les juger.



OI
I
I
tres, qui
sans la dé
CM — 90

Une soc
volume, a
les-lettres
sim 1900

Le secré
savoir que
que la cor
nonce pou
Avis au

Le nou
des œuvres
lui tenir fe
salon où l'
courage, M
le mérite, e
tenait son c
fondement i
Cette jou
académicie

Je veux louer, en terminant, le docte auteur, de savoir ainsi rester sensible à la vertu sans apprêt et à la vertu comme raffinée et fleurie, et de tenir la balance égale, dans son admiration si précieuse et si rare, entre deux cultures si différentes de la même beauté morale.

Ce recueil de discours et de conférences d'un ordre si distingué, indique comme une phase de notre développement littéraire. Sans fausse modestie pour son compte, sans trop grande rigueur pour les autres, il faut reconnaître que nous n'écrivions pas ainsi, et que de tels cadets ont plutôt droit de juger leurs aînés, que leurs aînés de les juger.

ACTUALITES

DOIT-ON écrire MCM, ou MDCCCC ? D'après la règle, qui veut qu'on écrive toujours, dans un millésime, la lettre, ou la combinaison de lettres, qui s'approche le plus de la somme totale à exprimer, sans la dépasser, il faut écrire MCM, soit M — 1.000 et CM — 900.

Une société de bibliophiles, sur le point de publier un volume, a demandé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres : Doit-on écrire, en chiffres romains, le millésime 1900 : MDCCCC ou MCM?... ?

Le secrétaire perpétuel de la docte compagnie a fait savoir que les deux annotations sont admissibles, mais que la commission des inscriptions et médailles se prononce pour MDCCCC.

Avis aux épigraphistes.

* * *

Le nouvel académicien, M. Lavedan, est connu par des œuvres où domine le " cynisme ". Il aurait fallu lui tenir fermées les portes de l'Académie, qui est un salon où l'on se respecte ; mais puisque l'on n'a pas eu ce courage, M. Costa de Beauregard s'est donné au moins le mérite, en recevant l'intrus, de lui faire sentir qu'il tenait son œuvre littéraire, dans son ensemble, pour *profondément immorale*.

Cette journée de réception comptera, pour le nouvel académicien, parmi ses souvenirs les plus cuisants.

L'assemblée a parfaitement compris le sentiment de M. de Beauregard ; elle s'est décidée quand même, encore que le spectacle fut nouveau, à applaudir la leçon vengeresse que donnait publiquement à son nouveau collègue le directeur de l'Académie française.

* * *

On vient de faire le calcul du nombre des journées de présence fournies, depuis leur fondation, par toutes les maisons des Petites Sœurs des Pauvres en France et à l'étranger : le total général obtenu ainsi dépasse 130 millions.

130 millions de journées auxquelles il a fallu pourvoir en courant chaque matin de porte en porte ; il a fallu trouver le moyen de loger, nourrir, chauffer, habiller la quantité de malheureux que suppose ce nombre de journées.

Supprimez ce concours et mesurez le vide qu'il laisserait dans le service des pauvres ! Donnez à l'assistance publique pareil nombre de vieillards à secourir, et voyez ce qu'il en coûtera au budget !

LA PREDICATION

—
Avant, pendant et après.
 —

— *De l'Année Dominicaine* —

QU'ON met en ce moment sous presse -- nous avons la très grande joie de l'annoncer ici -- un ouvrage que le chapitre général de notre Ordre, célébré à Avila en 1895, a officiellement demandé au T. R. P. Monsabré. N'est-il pas naturel, en effet, que l'Ordre des Frères-Prêcheurs ait voulu recueillir de la plume, de la pensée, du cœur de ce vétéran illustre de la chaire française, et prenne soin de transmettre à l'avenir les observations, les conseils, sinon les préceptes, qu'une expérience aussi longue et qu'un ministère aussi éclatant et aussi fécond l'autorisaient plus que personne à fixer dans un livre ?

Le T
 ses jeune
 trois pa
 PENDAN
 des cha
 ou négl

I. --
 paration
 III. La
 de la Pr
 la Prédi
 Ce qu'il
 Chap. V
 IX. Pas
 tions de
 ration.

II. --
 — Chap
 ciation.
 V. La P
 avec l'au

III. -
 vers Die
 Louange
 contrôle

Avont
 trace de
 élevé, m
 chante e
 en rendi

DAN
 u
 heur, n's
 sort.

Le T. R. P. Monsabré a obéi simplement. Ses *conseils à ses jeunes confrères en religion et en sacerdoce* se divisent en trois parties : c'est le titre même de l'ouvrage : AVANT, PENDANT ET APRÈS LA PRÉDICATION. L'énumération des chapitres montre, à elle seule, que rien n'y a été omis ou négligé. Qu'on en juge :

I. — AVANT LA PRÉDICATION : Chap. I. *Première préparation.* — Chap. II. *La science sacrée ; ses sources.* — Chap. III. *La science sacrée ; ses servantes.* — Chap. IV. *Modèles de la Prédication ; l'Écriture Sainte.* — Chap. V. *Modèles de la Prédication ; Saints Pères et Prédicateurs.* — Chap. VI. *Ce qu'il faut prêcher.* — Chap. VII. *Le Don de la parole.* — Chap. VIII. *Composition et ornements du discours.* — Chap. IX. *Passions et convenances oratoires.* — Chap. X. *Dispositions de l'âme et secours divins.* — Chap. XI. *Dernière préparation.*

II. — PENDANT LA PRÉDICATION : Chap. I. *En Chaire.* — Chap. II. *L'Action.* — Chap. III. *La Voix et la Prononciation.* — Chap. IV. *Diction et ton de la Chaire.* — Chap. V. *La Physionomie et le Geste.* — Chap. VI. *Communication avec l'auditoire.* — Chap. VII. *La vie en prédication.*

III. — APRÈS LA PRÉDICATION : Chap. I. *Le regard vers Dieu.* — Chap. II. *Le regard sur soi-même.* — Chap. III. *Louanges et critiques.* — Chap. IV. *Révision du discours et contrôle de l'expérience.* — *Épilogue.*

Avons-nous besoin de l'ajouter ? Dans ce livre, nulle trace de pédantisme. Il est écrit dans un sentiment très élevé, mais sur un ton de douce et fine bonhomie, touchante et gaie, agrémentée çà et là de traits piquants, qui en rendront la lecture particulièrement attrayante.

VARIÉTÉS

Le secret d'être heureux

DANS un hameau situé au fond de la Castille, existe un vieillard qui a lutté sans cesse contre le malheur, n'a jamais perdu sa sérénité, n'a jamais accusé le sort.

Un de ses amis, grand admirateur d'un courage qui lui paraissait au-dessus de la nature humaine, lui demandait, dernièrement, s'il avait un secret pour vivre ainsi toujours satisfait.

— Oui, répondit le vieillard, et je vais vous l'enseigner. Le secret, d'ailleurs, est bien simple : je fais un bon usage de mes yeux, voilà tout.

L'ami, aiguillonné par la curiosité, chercha en vain le mot de cette énigme. Il pria le vieillard de la lui expliquer.

— Avec plaisir, dit celui-ci en souriant, écoutez-moi :

“ D'abord, dans quelque situation que je me trouve, je regarde le ciel, sa vue me rappelle que ma principale affaire ici-bas est de mériter une place là-haut.

“ Ensuite, je regarde la terre, et je songe à l'étroite espace qu'elle me réserve.

“ Enfin je regarde le monde ; j'observe qu'il y a beaucoup de gens qui ont plus de raison que moi de s'estimer malheureux.

“ C'est ainsi que je n'oublie jamais ni où est le séjour des consolations et de la vraie félicité ; ni la tombe qui dévore les soucis ; ni l'absurdité que je commettrais en m'abandonnant à la tristesse et aux plaintes, tandis qu'une foule de mes semblables endurent des maux plus cruels que les miens. ”

Un fichu mal placé

+ Un jeune diplomate met par mégarde le pied sur la traîne d'une dame aussi peu endurente qu'outrageusement décolletée. Il s'en suit une déchirure et cette apostrophe jetée d'une voix rageuse :

— “ Fichu maladroit ! ”

Alors, sans sourciller, le diplomate s'incline et dit :

— “ Oh ! Madame, que ce *fichu* serait mieux à sa place sur vos épaules que sur vos lèvres ! ”

C'est parfait ! il faudrait plus souvent de ces voix courageuses pour rappeler à un trop grand nombre de dames et demoiselles, mêmes catholiques, que la tyrannie des modes ne peut excuser l'immodestie, et que la loi des convenances oblige dans les salons comme ailleurs.